

Sojcher, l'apatride devenu superlativement belge

Jacki est sage,

de Jacques Sojcher. Les Impressions Nouvelles, 160 pages, 16 euros.

Bien entendu, Jacques Sojcher n'avait rien d'un enfant sage. Et ce récit a bien l'intention de le prouver. En choisissant ce titre par antiphrase, l'auteur, qui est un philosophe de profession, mais a peu publié d'essais, contrairement à Jacques Derrida qu'il jalouse ironiquement d'avoir transformé ses cours en livres, ce qui réclamait une énergie, que Jacques Sojcher n'aurait voulu avoir pour rien au monde, et une ambition qu'il ne partage pas davantage et qu'il n'envie cependant pas, poursuit un autoportrait jusqu'à confié à des poèmes (pour la plupart publiés chez son ami montpelliérain Bruno Roy, aux belles éditions Fata Morgana).

Le livre commence de manière tragique, par la perte du père. D'origine polonaise par sa mère et slovaque par ce père, Jacques Sojcher a fait un apprentissage éclair de la vie et de l'humanité pendant la guerre. Comme son ami Foulek Ringelheim, ce fut un enfant caché (avec sa mère, dans son cas) qui échappa donc à la déportation. Son père, lui, disparut, sans qu'on n'ait jamais su si cette disparition signifiait sa mort ou sa volonté de vivre une nouvelle vie. Hypothèse qui est à la fois optimiste (il a survécu aux camps de la mort) et pessimiste : il a renié sa famille. Mais le pessimisme est le prix à payer pour éviter la pire des vérités.

Le rapport à la vérité, l'auteur le dit d'emblée, a toujours été flottant chez lui. Foncièrement infidèle, mais sentimental, railleur et aventurier, paresseux et roublard, séducteur et rapidement culpabilisé, il a tenté de jouer un double jeu, mais a trouvé en sa femme, Mona, une partenaire redoutable, qui ne se laissait pas abattre par la conduite peu exemplaire de son mari, mauvais menteur, et qui finit par agir avec autant de liberté et d'insolence. Elle était juge.

Ce ne sont pas des confessions d'un repentir que livre Jacques Sojcher, mais plutôt un regard, *in extremis*, (il vient d'avoir quatre-vingt-trois ans) sur une existence, non pas affranchie de toute morale, mais libérée de toute retenue. Le judaïsme était porté à bout de bras par sa mère, *yiddische mame*, dont il trace un portrait attendri et caustique, belle veuve et mère courage, qui se résout à la disparition de son mari et ne refait pas sa vie comme on aurait pu l'attendre. Fourreuse de son métier, elle assure une vie décente à son petit garçon et, d'appartement en appartement (elle avait la manie du déménagement), l'entoure d'affection et d'indulgence pour les licences poétiques qu'il prend avec ses études, que finalement il mène à son terme, au point de devenir professeur des universités.

Il affirme très tôt une tenace obsession sexuelle, qu'il met en pratique, dès son adolescence, avec une jeune femme mariée, elle-même assez délurée, comme toute initiatrice qui se respecte. Et, parallèlement, il exprime, dans ses études, un tempérament rétif aux contraintes et intuitivement porté à la littérature. Il est reconnaissant à l'un de ses professeurs, buté et obtus, d'avoir mal noté l'une de ses premières rédactions, en soulignant et bannissant tout ce qui relevait, en fait, d'une sensibilité littéraire, dans le choix des adjectifs, dans les métaphores, dans le vocabulaire et l'enchaînement des idées.



Jacques Sojcher.

Ayant vite compris quels étaient les critères d'évaluation de l'enseignement, l'élève Sojcher, pour le devoir suivant, fait un montage d'articles journalistiques, qui ravit le professeur qui n'a vu que du feu à ce subterfuge et ce plagiat. « *Je suis cette fois le premier. Le professeur loue mes progrès, mon style précis, concis. Je sens confusément la différence qu'il y a entre un style journalistique et celui d'un écrivain qui, même maladroit, ose les et [par lequel il avait commencé sa précédente composition française] et la subjectivité du rêve éveillé [que le professeur lui reprochait comme une contradiction dans les termes]. Comment assez remercier mon professeur de français de sa leçon a contrario ?* »

Il observe les croyances et les pratiques des différents clans familiaux et la difficulté d'être Juif et fils d'un père (selon toute probabilité) exterminé, tout en maintenant un coriace scepticisme religieux. Néanmoins, il finit par être sensible au mouvement sioniste et s'initie à l'hébreu, dans l'espoir d'accomplir son *alya*, le « retour » en Israël et la vie dans le kibboutz, que son attachement à sa mère l'empêchera de mener à terme.

Autre sentiment de reconnaissance, dans son apprentissage de la littérature : celui de devoir à sa mère une absence de vanité, paradoxalement par son admiration exacerbée pour son fils. « *Je suis sa huitième merveille, que dis-je, la première. Plus tard, je serai avocat, ténor au barreau, écrivain célèbre. Sa certitude me donne des ailes, son exagération, le sentiment d'une supercherie. Elle a mis, sans le savoir, un bémol à mon narcissisme. Je ne me suis jamais senti écrivain. Ne pas croire en soi est un frein. Peut-être la certitude donne-t-elle les grandes œuvres, assortie d'un doute, les chefs d'œuvre ? Plus tard, j'en ai voulu à ma mère de m'avoir trop aimé. Admirable ? Tu t'es peut-être trompé de fils, veuve de toujours.* »

Il n'est pas certain que son mariage, avec Mona, une *chickse* (femme non juive), fille de poissonniers, finalement convertie, non sans mal et non sans résistance de la part de la communauté, ait été le meilleur moyen pour ce Jacki d'acquérir la majorité. Pas plus que la paternité. Son fils Frédéric, « *insoumis* », tout comme lui et tout comme Mona, deviendra cinéaste. Les infidélités de l'un, puis de l'autre, construisent un drôle de nid familial, où le ton monte rapidement et la vaisselle valse et se brise. Mona ira même jusqu'à vouloir assassiner l'auteur, miraculeusement retenue par un scrupule moral, plus qu'affectif. Elle est tout de même juge, se rappelle-t-elle. Mais elle a frôlé le passage à l'acte. Ils se sépareront, tromperont pour se retrouver leurs partenaires respectifs, seront à deux doigts de transformer leur vie en vaudeville. Rien n'est tragique, rien n'est sérieux, mais tout fait souffrir.

Le rôle d'Idesa Kwasniewska, la mère, n'est pas secondaire dans cet étrange rapport que Jacques Sojcher entretient avec la littérature, avec la religion juive, avec la vie conjugale. Bien sûr, il l'a dit, une *yiddische mame*. Mais pas n'importe laquelle. « *Je me suis allégé du poids de ton amour. Je t'ai remplacée par une théorie de femmes à qui je demandais de n'être pas maternelles, tou en désirant leurs caresses, leur douceur. J'ai fait de toi, comme dit Duras de sa mère, "une écriture courante", dans la distance de la fable de ma biographie.* »

La philosophie est un second choix. La poésie était le premier. Un professeur qui ramène Heidegger et Jaspers à Pascal, Kierkegaard et Nietzsche et bientôt s'attarde sur Dostoïevski, Conrad, Rilke et Dashiell Hammet, Giono et Louis Guilloux, lui rend la philosophie plus humaine et l'incite à soutenir enfin sa thèse sur l'oubli chez Pascal et Nietzsche. Les modèles deviendront dans son enseignement

●●● universitaire, Mallarmé qui « appelle l'objet à apparaître dans sa virtualité, dans son essence matérielle, dans toute la force de sa présence » et Roland Barthes pour qui « les concepts ont un corps, les mots sont des forces qui font éclater les mots ». Samuel Beckett, Edmond Jabès, Antonin Artaud, Fernando Pessoa et Georges Bataille sont ses interlocuteurs de cœur.

Il conclut lucidement, sans amertume : « Peut-être aurais-je pu être un écrivain si les femmes n'avaient pas occupé presque tout mon temps. (...) Peut-être aurais-je été reçu à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de mon pays. Peut-être serais-je entré dans le Larousse Illustré, avec dix lignes bio-bibliographiques. Sans avoir reçu tous ces honneurs, je suis une petite gloire locale. On me reconnaît dans la rue, dans le tram, dans les magasins. Mon ego se porte bien. »

Or, être un vrai écrivain, n'est-ce pas justement posséder cette lucidité et exprimer de la défiance à l'égard des reconnaissances institutionnelles ? Il le résume en une formule deux pages plus loin : « Être le gamin qui nique l'adulte que je ne serai jamais. »

Ce n'est pas une simple boutade. Pas plus que n'est une plaisanterie le paragraphe suivant, rédigé dans le style d'une pièce de théâtre, professant un athéisme sarcastique, *Tsimtsoum*, que l'auteur, sur l'initiative du doyen de la cathédrale Saint-Michel-et-sainte-Gudule, Benoît Lobet, fit jouer en ce saint lieu le 4 février 2023 : « Je ne pense pas à Dieu tous les jours, sinon pour le maudire. Dieu ne prend pas une douche de Zyklon B. Il est absent des six millions de Juifs de la Shoah. Je l'assigne au tribunal international de La Haye pour non-assistance à personnes en danger de mort planétaire. C'est un prometteur de beaux jours, un imposteur (le Messie n'est jamais venu et ne viendra jamais). Pourtant les récits bibliques, qui ne parlent que de lui, sont de belles histoires que j'aime lire. La fiction rend à Dieu l'innocence. Elle le sauve de Dieu. »

Belge, Jacques Sojcher, quoique longtemps apatride, l'est devenu de façon superlative comme il le prouve dans les dernières pages de son libelle autobiographique. Quand il rencontre le précédent roi, Albert II, et sa femme italienne, la reine Paola, il s'identifie, à juste titre, à Tintin reçu en grande pompe par le roi de Syldavie. « Belge qui aime le brol (objet de peu de valeur), la zwanze (humour qui tourne en dérision le grand sérieux) qui n'a pas le dikke nek (le gros cou). (...) Belge qui aime la lumière de Bruges et des polders, les dunes, la mer du Nord, Gand, son Agneau mystique et le mystère de cette ville qui ne se livre pas au touriste d'un jour. (...) Belge qui aime le roi, et Toone, le roi des marionnettistes, Noël Godin, le champion du lancer de tarte sur la poire de la sinistrose locale, nationale, internationale. Belge zinneke, bâtard, Belge juif, étranger à toute appartenance. »

Et l'on ne s'étonnera pas que ce qui faillit lui faire perdre son identité, plus encore que les hétéronymes de Pessoa qu'il tentait de percer, ce fut sa fonction éphémère de conseiller dans un cabinet ministériel. « Je me mettais sur la pointe des pieds pour être plus grand. Et j'étais ce porte-parole, ce porte-à-faux, celui qui parle pour ne pas entendre la petite voix qui me murmurait à l'oreille : "Tu t'étourdis, tu n'es que poudre de perlimpinpin, feu follet pétaradant." » On ne saurait trop suggérer la lecture de cette page à tant de ministres donneurs de leçons auxquelles ils ne croient guère qu'au moment de « revêtir » leur fonction. Le verbe dit déjà tout. ■

René de Ceccatty

Faire œuvre ensemble

La troisième voix,

Isabelle Lévesque, Pierre Dhainaut. Peintures de Fabrice Rebeyrolle. L'herbe qui tremble, 138 pages, 18 euros.

Un livre écrit à quatre mains, qui fait entendre, née du dialogue, de la confluence et de l'offrande de celles de leurs auteurs, cette voix tierce que le titre annonce, qui vient d'eux mais qui est déjà plus qu'eux, allant plus loin et parlant plus profond – telle est l'aventure poétique que font partager Isabelle Lévesque et Pierre Dhainaut dans cet étonnant livre qu'est *La troisième voix*, publié cinq ans après, *La grande année*, dans lequel dialoguaient déjà les poèmes de l'un et les photographies et poèmes de l'autre. Dans *La troisième voix* se succèdent d'abord de brefs poèmes puis des poèmes-lettres plus longs, menant de l'été au printemps suivant, jusqu'à l'ultime poème mêlant et unissant leurs deux voix, pour creuser en elles la source et le cours d'une autre, la troisième voix.

Puisque, selon Pierre Dhainaut, il s'agit de « faire œuvre ensemble », d'accueillir la voix de l'autre, de se laisser visiter et infuser par elle et de lui offrir la sienne, ainsi émue (au sens dynamique du terme), en retour et réponse, l'échange ne peut advenir et être fructueux que par « l'attention et la confiance ». L'échange permet le partage des joies, comme celle de retrouver en soi l'enfant qui écrit, dans le bonheur de l'application. Joie simple et pure d'une écriture qui est terre nouvelle pour la main, inventée par elle. Joie de suivre le chemin que l'on trace.

De l'enfance retrouvée naît une poétique de l'accueil et du consentement, du oui au monde, la plus sûre façon de le connaître et de l'aimer, de restituer son innocence : « Nous apprenons en trois voyelles / à voir le jour, 'oui' une fois pour toutes ». Il s'agit de retrouver l'âge de la confiance et de l'immédiateté, « où rien ne dressait d'obstacle, / ni la peau ni l'écorce opaque, / à tout ce qui passe à travers elle ». C'est au fond naître à nouveau, par le poème surgi de cet âge recommencer la création, dans la gratitude et l'étonnement de la création, la joie d'y avoir part ensemble : « je tends vers toi / la première ligne, toute voyelle / d'encre aujourd'hui devenue / matière du jour recommencé pour toi, // ce poème ».

Le poème, c'est l'ici et le maintenant, mais transfigurés, agrandis, élargis. Dans ce qu'Isabelle Lévesque appelle « l'ici des poèmes », les auteurs se découvrent « libres de toute ascendance », promis à une « naissance autre / et plus belle ». En cet ici, ils glorifient « tout le présent / jusqu'à demain pour que demain ressemble / à aujourd'hui sous l'arbre ». Le poème est écrit « ici ensemble », les mains n'étant plus faites pour l'appropriation (« Est-il de toi, / du ciel ou de la ligne immobile du temps ? ») mais destinées à l'alliance : « Nos noms accordés sur les vers / inventent l'alliance ». Et cette alliance crée un nouveau visage et un nouveau regard, proprement lucides, offrant « au silence un visage / qui s'éclaire, qui l'éclaire ».

Pour chacun des deux poètes, l'autre c'est d'abord une visite, une visitation dans la nuit, comme celle d'un mot « qui vient aux lèvres / sans qu'on l'attende » et dont on peut dire : « c'est toi ». Cette visitation, cette rencontre, vient quand elle veut, comme le souffle de l'esprit : « On ignore où et quand, à qui / on dira "tu" ». Chacun d'eux se fait présent (présence et offrande) à l'autre, précisément, par ses mots, qu'il lui offre et transmet comme pierre et courant de son

poème-réponse à venir : « Je tiens le nom "crocus" : il entre / dans le poème que tu écris là-bas ». L'autre, c'est aussi un prénom et aller à sa rencontre, c'est reconnaître la matière et la terre de son prénom, en creuser le sens et la promesse, y découvrir l'alliance : le prénom *Pierre*, c'est ainsi « Une pierre surgie d'un âge fécond », forte d'une double consonne comme le prénom *Isabelle* : « L deux fois, r deux fois ». Et l'alliance des deux prénoms, c'est « l'un avec l'autre, des ailes, / de l'air ».

L'autre enfin, c'est un paysage, une terre d'ancrage, à la rencontre desquels l'on va donc aussi, par un poème qui en poursuit et prolonge la révélation : « La Seine creuse / sa seule certitude : / la falaise. // Sa matière, la lumière : le fleuve écoute, les oiseaux crient ». Leurs terres sont différentes certes mais la façon de les fouler est commune aux deux poètes : « Marcher sur un rivage, gravir, / ne fais aucune différence, / les poings se relâchent, les mots s'élargissent ». Chacun transporte l'autre dans son paysage et sa terre, lui offre « son » paysage et le poème qu'il suscite, qu'il est : « L'An Neuf sur le fleuve / ... pour toi le givre et l'assaut du poème / né à minuit passé ». Et, bien plus, il se produit comme une confusion et une substituabilité des paysages : « La falaise / ou la plage se transforme / en l'une, en l'autre » puisqu'aussi bien il s'agit toujours d'habiter ensemble une nouvelle terre, « le pays des poèmes, l'indéchirable ». Chacun, finalement, parle le paysage de l'autre comme il parle sa langue : « À Dunkerque, tu avances / les signes d'un pays / silencieux » ; « Falaise, paroi, muraille, un nom / n'a de sens, de portée, que dans la langue / où se réconcilient l'air, la craie, le silence, / ainsi aux Andelys ». On comprend dès lors que l'une puisse dire à l'autre : « Ta voix, c'est la mienne ».

Troisième voix et souveraineté du poème

Et il y a plus car la troisième voix dont il est question, les poètes peuvent dire tout à la fois : c'est la nôtre et c'est une autre. Elle est en effet, selon une image saisissante et quasi-mystique, flamme d'union, née, dans le silence et la lumière, de la réunion des deux flammes qu'apportent et que sont les poètes. Dans cette flamme d'union, chacun s'élève et disparaît en même temps pour donner naissance à plus grand que soi, créer un souffle « qui n'est à personne (et) s'offre à l'inconnu » et peut-être aussi « incarner la lumière ».

Tout cela étant le fruit d'un réapprentissage, ensemble, de la création et de la profération poétiques : « Prononce en ce milieu de mai / le m si lourd de "mer", ajoute-lui la voyelle / d'"air" qui l'ouvre : l'art de faire exister / la fleur indicible en la fleur sonore ». Cette aventure nécessite cependant, selon Pierre Dhainaut, d'obéir à une règle : « Être aux ordres du poème ». Se soumettre donc à son œuvre d'invention, reconnaître et éprouver sa souveraineté ; le laisser plonger son « auteur », qui est plutôt son auditeur et son porte-parole, dans la nuit étoilée d'une écriture qui nous précède et nous suit et qui surtout nous appelle. Laisser cette écriture nous guider dans la nuit.

La souveraineté du poème se montre finalement par le fait que l'on entend, partage et vit mieux le poème écrit par l'autre, on lui permet mieux de grandir en soi, quand on écrit « à partir de lui un poème ».

C'est dire la fécondité intrinsèque, l'invincible puissance d'engendrement du poème. ■

Frédéric Dieu